

Soulèvements multidirectionnels et polycentriques

Jean-Jacques Lebel, *Soulèvements*

Charles Dreyfus

Number 105, Spring 2010

Fragments d'art actif

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62666ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dreyfus, C. (2010). Soulèvements multidirectionnels et polycentriques : Jean-Jacques Lebel, *Soulèvements*. *Inter*, (105), 63–65.

Soulèvements multidirectionnels et polycentriques

PAR CHARLES DREYFUS



Enfin une approche de Jean-Jacques Lebel au-delà des simples clichés ! Son épaisseur sémantique éclate au grand jour, non plus seulement l'étiquette simplette d'« agitateur inspiré ». Il ne sera plus possible pour les fines bouches d'ignorer le langage polysémique de ce passeur tous azimuts. L'exposition *Soulèvements* à la Maison rouge fera référence aux rapports entre l'énigme posée par l'œuvre face au contexte collectif de son émergence.

On se souviendra longtemps de cette « collecte », de cette machine pensante et délirante qui transcende les époques, les lieux et les personnes. En parallèle, une exposition à la Galerie Christophe Gaillard, *Politique de l'obscène/obscénité du politique : reportages de Jean-Jacques Lebel*, dévoile qu'il en arrive à la conclusion que les criminels de guerre et les criminels « de paix » sont les mêmes et que la véritable obscénité s'est déplacée du sexuel au social. « Polyphonix », l'option concrète du verbe *agissant* qu'il tient à bout de bras depuis 1979, programmé pour une fois dans le prestigieux *Festival d'automne*, a refusé du monde au Centquatre.



- > En haut : Objets, masques, sculptures, fétiches arcimboldesques et/ou érotiques.
- En bas, au mur : œuvre collective permutable de Peter Saul, Jean-Jacques Lebel, Errò, Camilla Adami.
- Au premier plan : le *Monument à Félix Guattari* de Jean-Jacques Lebel, 1994-2009. Photos : Marc Damage.

Les trois ouvrages (*Soulèvements*, Jean-Jacques Lebel, coéditions Fage et Maison rouge, 2009 ; Jean-Jacques Lebel, *À pied, à cheval et en Spoutnik*, Beaux-arts de Paris, 2009, coll. « Écrits d'artistes » ; Jean-Jacques Lebel et Androula Michaël, *Happenings de Jean-Jacques Lebel ou l'insoumission radicale*, Hazan, 2009) au caractère ouvert, où le refus des étiquettes apparaît de façon magistrale et où le rôle de passeur contre vents et marées transpire à chaque page, balaient toute équivoque sur un éventuel paraître social pour tendre vers un avenir – pour ceux qui pensent comme moi : celui de la poésie directe.

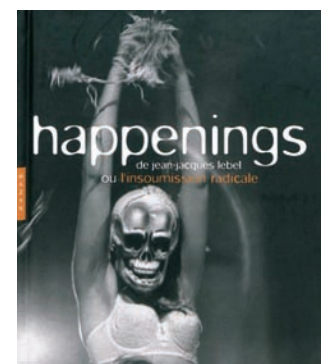
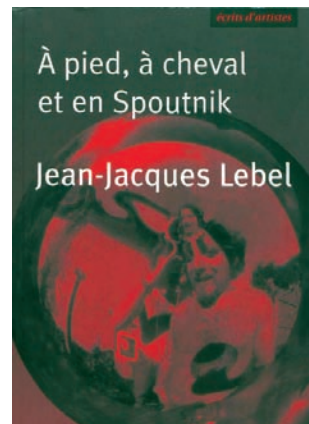
Devant la masse à regarder et à lire, malgré la petite idée que je me faisais de Jean-Jacques – il ne m'a pas oublié : j'ai deux œuvres de sa collecte dans l'exposition et j'ai maintes fois participé à *Polyphonix*, sans oublier la mémorable exposition *Happenings et Fluxus* de 1989 pour laquelle il m'a donné sa confiance –, nous sommes vraiment comme absorbés par le concept de son ami Félix Guattari d'« agencement collectif d'énonciation ».

Plusieurs questions-paradoxes se posent : y a-t-il une autre voie à la dialectique bien huilée culture/contre-culture ? Dans un article paru dans le journal *Combat*, n° 5366, du mardi 26 septembre 1961, « Télégramme aux critiques de toutes espèces, réponse à Alain Bosquet », il est écrit : « Souvenez-vous avec humilité que sans les artistes vous n'auriez à critiquer que le monde où vous vivez et vous-même. La création et la critique, surtout depuis Hegel, ne sont pas deux "métiers" différents, pas plus que la peinture et la poésie. Votre rôle avant tout est d'inventer. Laissez donc les jugements aux imbéciles et aux admirateurs à gages. C'est à ce prix seulement que vous aurez la parole. Vos conseils et vos sentences valent ce que valent vos découvertes. » L'artiste face au « châtiment suprême est une solution passionnelle appliquée par des rationalistes ».

Il n'est pas donné à tous les enfants du monde, comme l'écrit Bernard Heidsieck, d'être attendus à la sortie de l'École française du Saint-Esprit de New York par André Breton ni photographiés à sept ans, en costume de cow-boy, avec Marcel Duchamp, Max Ernst et Aimé Césaire, les futurs amis de son père Robert Lebel, encore prisonnier de guerre en Europe à l'époque du cliché. C'est là que le bât blesse et que l'habitus de Bourdieu prend l'eau. En grandissant, Jean-Jacques n'est pas devenu un petit ou un grand André ou Marcel.

Où classer l'honneur de faire entendre à Burroughs, à Ginsberg, à Gysin, à Corso et à Sommerville, à l'époque du Beat Hotel (9, rue Git-le-Cœur, à Paris), la voix et la colère d'Artaud (chez Jean-Jacques, si j'ai bien lu, avec Burroughs et Ginsberg, cette anecdote est instructive de ce que peut être une nouvelle écoute) ?

Nous étions défoncés, assis par terre autour d'un énorme magnétophone. Nous avions disposé la bobine sur l'appareil, et appuyé sur le bouton. Le résultat fut un flot d'explosions aiguës et bestiales,



> Une séquence de *Déchirex*, happening de Jean-Jacques Lebel, 1965.

venues de langages (multiples) inconnus de nous, que nous écoutâmes avec un mélange de crainte et de stupéfaction. À la fin de la bande, nous étions cloués sur place et déconcertés, pensant qu'Artaud avait parlé là un idiome connu de lui seul. C'est alors que Ginsberg, qui n'oubliait jamais le côté pratique, a dit : « On le réécoute ? » En bataillant avec le magnétophone, nous nous sommes rendu compte que nous avions mis la bobine à l'envers.

Soulèvements, comme processus à la fois historique, mental, intime, social et de radicalité globale. Il me dit de bien souligner deux piliers pour lui indispensables : Louise Michel et Charles Fourier.

L'entrée de l'exposition, lorsqu'on pense « qu'il n'y a d'art qu'insurgé », s'ouvre sur une installation plafonnière, pluie de marteaux et sacs

béants, *Hommage à André Breton*. Sur les murs, des photographies historiques des barricades de la Commune, de la Libération de Paris et de Mai 68. Il considère ses activités artistiques comme intrinsèquement politiques et congénitalement collectives.

C'est un « montage », différent du simple accrochage, en fonction de carambolages entre contenus pour inciter des mouvements de pensées en tous sens :

« Je procède donc non comme un collectionneur-spéculateur mais comme un ethnologue qui collecte et recueille ça et là, en déambulant au gré de mes périples dans les sociétés qui me sont étrangères – et TOUTES me sont étrangères, la plus étrangère et absurde étant, à mon sens, la société capitaliste – des "objets d'art" duchampiens, des fétiches de cultes obscurs, des images pieuses de

religions oubliées ou à venir, des "phénomènes de la nature", des traces de révolte ou d'errance, des poteaux indicateurs de chemins de traverse recouverts par la végétation ou perdus dans les sables, donc illisibles ou presque, des témoignages d'amitié, des échanges, des billets, des journaux de bord. »

Malgré tout, quelques lignes de force : la plasticité des poètes, les métamorphoses les plus variées, principalement celles qui transgressent les frontières, l'expérience hallucinatoire comme laboratoire des arts à venir, l'énigme-rébus sans commencement ni fin (sans issue autre que le questionnement du réel, l'errance et le doute), le phare « DADA SOULÈVE TOUT » pour naviguer la nuit, les happenings, faire rhizome au-delà de toute limitation esthétique ou téléologique, le caractère éminemment érotique du regard-pulsion « scopique » inconscient, la reconstitution de la salle de l'hôpital psychiatrique de Rodez où, en 1943, Artaud dut subir au moins 52 séances d'électrochocs, la jouissance du bourreau qui mène la danse à la prison d'Abou Ghraïb en 2003...

Qui nommer ? Giuseppe Archiboldo, *Flore*, 1591 ; Thomas Rowlandson, *Fantocinni*, XVIII^e siècle ; Johann Heinrich Füssli, *Lady Macbeth* (recto), *Autoportrait* (verso), 1777 ; *Travaux de tranchée*, douilles d'obus, 1914-1918 (« Ah Dieu ! que la guerre est jolie/ Avec ses chants ses longs loisirs/ La bague si pâle et polie/ Et le cortège des désirs... [Guillaume Apollinaire, *Lettres à Lou*, 1915] ») ; les nombreux Picabia ; le côté plastique de tant de poètes ; son meilleur ami Errò ; *La pisseuse* (ou *Hommage à Rembrandt*), sa fontaine de 1996 ; les affiches, programmes, œuvres anonymes, arts primitifs, objets, assiettes décoratives, documents de la Commune, documents Dada, Fanny, figurines,

objets de la Première Guerre mondiale, plaques gravées...

Mais pour Jean-Jacques Lebel, l'important est encore ailleurs, aux antipodes de cette pâle liste de tout ce que compose l'exposition : le soulèvement pulsionnel ; l'« averse de café noir » jetée par Victor Hugo sur ses lavis ; l'action sociale qui demeure inséparable de l'action poétique ; trouver des points de fusion entre peinture, écriture et collage ; ne pas produire ses propres tableaux et ses propres écrits mais un mouvement rhizomatique global, continuellement actif, qui saute les siècles pour parvenir à un rayonnement assez incandescent, capable de bousculer les clivages, qui peut aller pour lui jusqu'à des dessins sous psilocybine. Ainsi, Artaud nous dit n'être pas « aller au peyotl pour entrer mais pour sortir »... Permutation.

Son *Happenings de Jean-Jacques Lebel ou l'insoumission radicale* pose la nature irreproducible du happening : « Comment, en effet, rendre compte ne serait-ce que fragmentairement d'une expérience sensorielle vécue dans un espace-temps élastique, dans un contexte chaotique à l'extrême, dans une ambiance de délire intersubjectif paroxystique... À défaut, nous sommes bien obligés de nous contenter des moyens à notre disposition : une mémoire souvent floue, des images toujours parcellaires d'où, par définition, sont absents les microévénements qui se sont déroulés derrière le dos des photographes et des cinéastes, ou bien à l'abri des regards, cachés dans la foule. Il faut insister sur le caractère forcément fictif de tout compte rendu reconstitué, réduit, par la force des choses, à un procès-verbal de carence. »

Jean-Jacques m'apprend que 70 % des images du livre sont des inédits. Et c'est bien cette somme qui impressionne. Cela a demandé un travail colossal comme celui de « tirer » des images de *Malomondo*, un film à sketches tourné par une production italienne datée de 1964, mais tourné en 1963 (retrouvé sur Internet en 2007 par Androula Michaël), et leur donner une logique, au moins celle de Levi-Strauss, pour qui le mixage de « champs sémantiques hétérogènes » relève de l'art et non de l'industrie.

Les vingt et un happenings sont décrits de façon très précise. Les archives constituent une source inépuisable et mâchent le travail des chercheurs, des futurs chercheurs... avec la publication de documents d'archives, d'articles de presse et d'une bibliographie pour chaque happening.

Encore mission impossible pour parler d'À pied, à cheval et en Sputnik. Il faudrait pour le minimum d'éthique intellectuelle connaître les grandes lignes de son parcours : 1955, sa première revue d'art et de poésie, *Front unique* (Benjamin Péret, Roberto Matta, Francis Picabia, Wilfredo Lam, André Breton, Kostas Axelos, Joyce Mansour) ; 1959, exclu pour indiscipline du mouvement surréaliste ! 1960, à Venise, *Enterrement de la chose*, *Anti-Procès* ; 1961, *Grand tableau antifasciste*

collectif avec Baj, Crippa, Dova, Errò, Recalcati ; 1964, création du *Festival de la libre expression* ; 1965, traduite pour la première fois en France, une anthologie de ses amis de la Beat Generation ; 1966, premier essai critique sur le happening ; 1967, mise en scène du *Désir attrapé par la queue* de Picasso ; 1968, *Le joli mois de mai* ; 1970, codirection avec Daniel Guérin de *Changer la vie* chez Pierre Belfond (grands textes du mouvement anarchiste international) ; 1979, fondation avec François Dufrène et Christian Descamps puis Jacqueline Cahen du *Festival international Polyphonix* puis, en dehors de son travail d'artiste, conception d'importantes expositions dans les musées d'Europe et à Montréal en y appliquant son désir de soulèvement permanent ; 1993, à Venise, *Victor Hugo, peintre* ; 1995, *Picabia/Dalmau*, à Valence, puis à Paris ; 1996, *Cent cadavres exquis/Juegos surrealistas*, à Madrid ; 1999, à Barcelone, *Jardin d'Eros* ; 2001, *Picasso érotique*, à Montréal ; 2004-2005, *Le labyrinthe Artaud*, à Düsseldorf et à Milan ; 2008, *Dessins d'écrivains*, à Caen, à Lisbonne et à Bruxelles...

Mais le livre de 394 pages relève bien d'autres détours de son activité sans repos qui sème un doute à la Diogène. Ici, pas question de nommer encore et encore d'autres tiroirs classificateurs. On ouvre simplement le livre à n'importe quelle page et l'on réaffirme ce qui nous sert de certitude ou l'on découvre ce qu'il nous paraît impensable de ne pas avoir découvert plus tôt (j'ai aussi certainement la mémoire qui commence à flancher).

J'ai aussi connu Jacques Ohayon, érotomane cultivé, promoteur de la Société des promeneurs artistiques, mais j'ignorais les détails de leurs projets. L'entretien de mars 2009 montre un pensionnaire de 15 ans du Lycée de Meaux se retrouver le samedi après-midi dans l'appartement des parents de François Dufrène, rue Vercingétorix, avec Raymond Hains, Gil Wolman et Jean-Philippe Talbot. Encore bonjour, l'habitus !

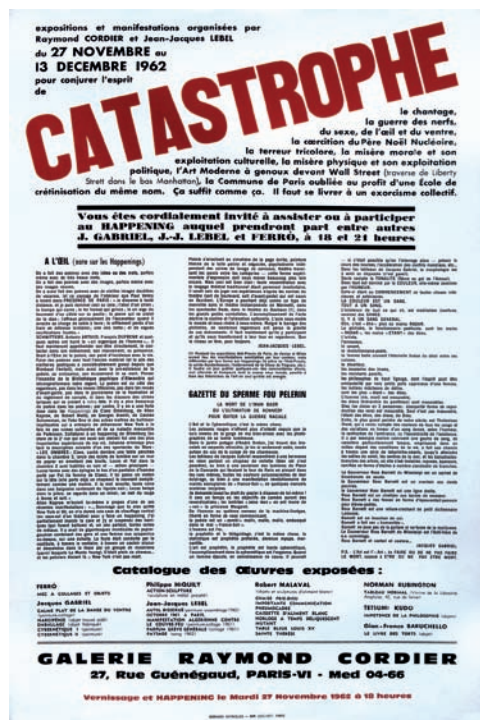
Un homme comme elle tant plasticien que poète – parmi les plus illustres du XX^e siècle –, rendit visite à l'internée et lui apporta des cadeaux aussi significatifs qu'utiles : de l'encre de Chine, des porte-plumes, des crayons de couleur et un cahier vierge à la première page duquel il inscrivit lui-même l'entrée en matière suivante, la plus encourageante qui soit :

*Cahier de blanches étendues intouchées
Lac où les désespérés, mieux que les autres
Peuvent nager en silence
S'étendre à l'écart et revivre*

L'internée se nommait Urica Zürn et le visiteur Henri Michaux.

Jean-Jacques Lebel ne manque pas de les réunir, posthumement, à cinquante ans de distance, en montrant leurs œuvres dans la même salle à Sienne.

Faites rhizome, expérimentez. ■



> L'affiche de *Pour conjurer l'esprit de Catastrophe*, happening de Jean-Jacques Lebel et exposition collective, 1965.